


Casasola



ÉLOGE
HISTORIQUE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.





Dunzel delin. *C. le Vasseur Sculp.*

ELOGE HISTORIQUE

DE

CHARLES V,

ROI DE FRANCE.

Par M. DE VILLETTE.

On peut être Héros sans ravager la Terre.

Voltaire.



A PARIS.

Chez GRANGÉ Imprimeur-Libraire, au Cabinet Litteraire Pont Notre-Dame près la Pompe.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation et Permission.

Ecrit par Petit

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

Je n'ai jamais prétendu que cet Ouvrage parût au grand jour ; aussi n'a-t-il pas été présenté à l'Académie : il est le fruit des occupations dont je me suis fait un régime nécessaire à ma santé ; le systême médical auquel vous m'avez vu assujetti pendant mon séjour à Ferney ne lui est pas plus essentiel. Je vis toujours de privations, & je suis devenu presque frugivore. Quel rôle puis-je faire où l'on soupe, où l'on joue, où l'on veille ? le parti qui

reſte eſt de rentrer chez ſoi; mais, otium ſine litteris mors eſt & viventis ſepultura. *Alors je me ſuis mis à vous contrefaire; enfoncé dans la ſolitude de mon cabinet, j'ai écrit; j'avouerai, avec quelque pudeur, que* la patrie n'était pas debout devant moi, & que la juſtice n'était point aſſiſe à mes côtés, *mais, en revanche, le fantôme de l'ennui appuyé ſur mon balcon me diſait d'une voix menaçante: travaille, ou ſois accablé du poids de ma chaîne. Voilà, MONSIEUR, ce qui m'a engagé dans une auſſi périlleuſe carriere; & puis, des amis, peut-être prévenus, un Libraire que j'aime, ont ſurmonté mes répugnances, & m'ont*

dèterminé à courir les risques de l'impression.

Je mets sous votre protection ce premier essai de mes forces. C'est vous, j'ose le dire, qui m'avez donné le courage de travailler mes pensées ; vous avez développé les facultés de mon entendement, j'ajouterai celles de mon cœur, que vous avez échauffé, attendri par vos préceptes, encore plus par ces exemples de piété généreuse & active, dont j'ai été plus d'une fois le témoin. Je ne me rappelle pas sans émotion ces traits de votre bienfaisance. L'infortuné Syrven m'est encore présent ; vous l'écoutez avec une attention compatissante, répandant des larmes, essuyant

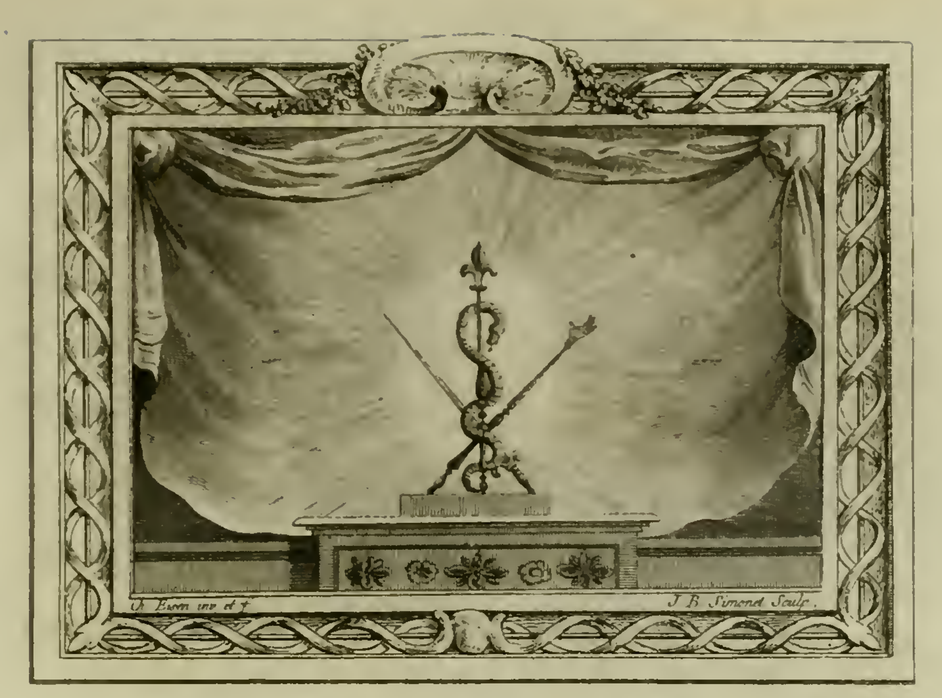
celles de ce reſpectable vieillard, lui donnant votre argent & les ſecours de votre plume. Je ne vois plus le dieu de l'éloquence, celui des vers ; c'eſt l'ami de l'humanité qui la ſoutient, qui la conſole ; c'eſt le modele de ces douces vertus qui feraient de la terre un ſéjour délicieux s'il avoit plus d'imitateurs.

Si quelqu'un eſt aſſez heureux pour vous approcher d'auſſi près que moi, il ne pourra ſe défendre des ſentimens de reſpect & d'enthouſiaſme avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéiſſant ſerviteur,

VILLETTE.



ÉLOGE
HISTORIQUE
DE CHARLES V,
ROI DE FRANCE.

LE peuple avide du merveilleux, n'eſt frappé que de ces révolutions terribles qui étonnent & changent la face de l'Univers : cependant l'Hiſtoire des grands événemens eſt preſque toujours l'hiſtoire des malheurs

publics. La Majesté tranquille des mers, est-elle donc moins digne de notre admiration que l'horrible sifflement des tempêtes: & ce disque immense de lumiere dont les retours périodiques raniment & consolent la Nature, n'est-il pas un spectacle plus ravissant que ces météores enflammés, qui semblent n'éclairer le monde, que pour mieux marquer les lieux qu'ils vont bientôt frapper de désolation & d'effroi ?

Détournons nos regards de ces Héros sanguinaires, qui ont affligé l'humanité, pour contempler ces hommes bienfaisans, qui par leurs talens & leur sagesse, ont éclairé ou servi la Patrie. Au milieu d'eux, je vois s'élever Charles V, Roi de France, à qui la Nation vient aujourd'hui rendre hommage dans le sanctuaire des Lettres & de la Philosophie. J'ose mêler mon foible organe aux voix éloquentes qui se disputent l'honneur de célébrer ses vertus. C'est moins

une aveugle témérité de ma part, qu'une juste confiance dans le mérite éclatant du prince dont j'entreprends l'éloge. J'ai pensé qu'un sujet si noble & si riche par lui même, pouvoit se passer des ressources de l'art. Je me propose de développer la grande ame de CHARLES, & d'offrir aux rois un modèle, en peignant le citoyen sur le trône, & le restaurateur de son pays.

Athènes & Rome lui eussent élevé des statues : n'envions point à ces républiques ces monumens de leur admiration & de leur reconnoissance. Dans la capitale d'un grand royaume, digne d'être celle de l'Univers, des hommes choisis, juges non moins délicats, que les Grecs & les Romains sur le prix de la gloire, ont trouvé de plus heureux moyens de garantir la durée des noms fameux; ils ont perfectionné l'art d'immortaliser, en substituant les dons du génie

au marbre & à l'airain; & le laurier académique aux yeux de l'ami des arts & du citoyen ſenſible, eſt une double couronne qui honore également le héros & l'orateur.





PREMIERE PARTIE.

LE prince, que les droits de ſa naiſſance portent ſur un trône paiſible, peut aiſément devenir un grand homme : les circonſtances ont déjà fait la moitié de ſa gloire. Que les premieres deſtinées de CHARLES ſont différentes ! De la vie privée de dauphin, il paſſe à travers des écueils ſans nombre, pour arriver à l'empire, & ſes premiers regards en s'aſſéyant ſur le trône, ne découvrent au loin & près de lui, que des malheurs. Une adminiſtration faible avait avili

l'autorité ſuprême: des eſprits ambitieux répandaient le trouble dans les provinces; les guerres étrangeres, les diſcordes civiles déſolaient le royaume. Les précipices étoient creuſés de toutes parts : il fallait y tomber ou les combler; il fallait choiſir entre l'honneur & la honte; CHARLES ſe montre, & ſeul il oſe ſoutenir, pour ainſi dire, des ruines immenſes.

Un prince jeune, emporté par un élan de valeur inconſidérée, en voulant braver les périls, eût peut-être hâté ſa chûte, ou l'eût rendue plus terrible. CHARLES ſçut attendre les circonſtances, les préparer, les ſaiſir. Il n'eſſaya pas d'arracher à la fortune des ſuccès qui ne devaient être que les fruits du tems. Il ſentit que l'Etat affoibli, demandait à être réparé par dégrés; qu'il lui fallait des ſecours, dont la lenteur aſſurât la ſolidité; & que s'il les précipitait, il allait tout perdre.

Ce peuple fier, nourri dans le ſein des factions, l'Anglais avait à peine ſuſpendu les troubles qui l'a-

gitaient, que las du repos, avide de combats & de ſang, il était venu porter ſes armes dans cette contrée de la France, d'où ſortirent ſes derniers conquérans. Notre faibleſſe & nos pertes enflaient l'orgueil d'Edouard. Déjà pluſieurs de nos villes maritimes avaient reconnu ſes Loix. La plûpart de ces belles Provinces, maintenant réunies ſous un chef, étaient ſoumiſes alors à des maîtres particuliers, toujours prêts à faire des alliances dangéreuſes avec les ennemis du monarque, dont ils étaient les fondataires. Edouard achetait leurs ſecours; le duc de Bretagne le recevait dans ſes ports ; le roi de Navarre lui ouvrait de ſon côté de nouvelles barrieres , poûr entrer dans le cœur du royaume.

Philippe de Valois avait employé la force & la politique pour prévenir ces malheurs. Jean II, réſiſtait encore; mais ſon imprudence le perdit. Battu aux environs de Poitiers, forcé de rendre ſes armes, il donna au peuple Anglais le ſpectacle d'un roi de

France prisonnier à Londres ; l'amour de la liberté, ce sentiment si naturel à l'homme, & qui doit être plus vif sans doute dans un souverain, le fit plier sous la loi d'un vainqueur superbe.

Charles dans cet âge où le héros s'apperçoit, mais ne se montre pas, Charles alors dauphin prit les rennes du gouvernement. L'Etat ne vit en lui qu'un prince jeune, d'une complexion faible, & qui n'avait que l'ombre du pouvoir. Dépourvu des forces nécessaires pour se faire respecter, contredit à chaque instant, forcé de garder auprès de lui des hommes avides qui, sous prétexte de lui servir de conseil, ne prenaient son aveu que pour la forme, & souvent le contraignaient de le donner; il fut réduit à la malheureuse extrêmité de voir ruiner le royaume par des grands infideles, qui enhardis de la longue absence du maître, dominaient au milieu de l'anarchie, & travaillaient à établir leur fortune sur les débris de l'empire. C'est dans ce tems de crise & de bouleversement que le germe du grand

roi

roi ſe développait dans CHARLES ; il étudiait en ſilence l'art de régner. Les fautes qu'il vit faire lui ſervirent de leçons : obligé de céder aux circonſtances ; dépouillé des droits de la royauté, deſcendu preſque à une condition privée, il ſe trouva plus près des hommes qu'il apprit à connaître, comme il apprit d'eux à ſe connaître lui-même.

Le roi de Navarre, connu par le titre affreux dont la poſtérité l'a flétri, Charles-le-Mauvais vint fomenter les diviſions & déployer l'étendard de la révolte. Sous des dehors impoſans, il renfermait une ame atroce. D'autant plus dangereux qu'il avait l'art de plaire & de ſéduire, il était naturellement fier, libéral, éloquent & poſſédait toutes les qualités brillantes qui ſont des vertus dans un héros, mais qu'il avait corrompues en les faiſant ſervir à ſes crimes. Epoux de la fille du roi, il tenta de réunir ſur le gendre la lieutenance du royaume, & le pouvoir qui n'était dû qu'au dauphin. Il trouva facilement

dans la capitale de ces eſprits inquiets à qui pèſe le repos, & qui ſemblent ne tenir leur être que des troubles.

Il exiſtait alors un homme que ſes attentats ont rendu fameux, & dont l'hiſtoire rappelle ſans ceſſe le nom à côté de celui de CHARLES, comme la nature préſente l'or à côté de ſes plus viles productions. Cet homme était Marcel, prévôt des marchands. Le premier pas en ſortant du cercle de ſes devoirs eſt toujours incertain & timide : Marcel s'élança dans la carriere des forfaits ; il ſe livra tout d'un coup & ſans effort aux excès les plus monſtrueux & les plus ſacriléges. Il s'était déclaré chef des rebelles. Son audace lui avait mérité les ſuffrages de la multitude toujours prête à baiſer la main qui l'écraſe lorſqu'on peut lui perſuader que c'eſt pour la défendre. Marcel qui ſavait qu'une autorité uſurpée & ſans bornes ne peut long-tems ſubſiſter ſi elle n'eſt ſoutenue par la force & que l'impunité réſide ſouvent dans la puiſſance, ſongea bientôt

à s'aſſocier le roi de Navarre, dans lequel il crut voir un protecteur d'autant plus ſûr que ce prince étoit lui-même chargé de l'exécration publique. Charles-le-Mauvais ne balança pas. Audacieux dans le crime, & dévoré d'ambition, il ſe faiſait déjà roi de France au fond de ſon cœur. La vie du monarque & de ſon fils eut dû pour jamais anéantir ſes eſpérances criminelles; mais une mort prompte & cachée pouvait le ſervir, & il ſe perſuada aiſément qu'une couronne ne pouvait échapper à ſes mains accoutumées à manier le fer, & à préparer le poiſon.

Plein de ces affreux projets il ſe rend à Paris. Il y ſignale ſon arrivée par un trait qui peint ſon caractere. Les priſons ſont ouvertes par ſes ordres, & la liberté rendue à une foule de ſcélérats, en fait autant d'exécuteurs de ſes volontés barbares : le parti de Marcel le reconnaît pour ſon appui. A l'inſtant la puiſſance du dauphin eſt anéantie; ſes jours mêmes ſont ménacés. On accuſe Charles-le-Mauvais de l'avoir empoiſonné;

le cri public s'éleve contre lui ; vainement chercha-t-il à se justifier ; la postérité ne l'a point absous. Il eut la douleur & la honte de commettre un crime sans succès : la promptitude avec laquelle le dauphin fût sécouru arrêta l'effet du breuvage ; mais les sources de la vie en furent altérées ; il garda une langueur qui continua pendant le reste de ses jours & en accéléra la fin.

Cependant la tyrannie victorieuse élevait sa tête superbe. Chaque instant appésantissait sur le dauphin le joug de la servitude. Envain travaillait-il à sortir de l'état d'avilissement où le tenaient ses ennemis. On le vit un jour se rendre aux halles où le peuple était assemblé, le haranguer & l'instruire de ses intentions. Triste & sublime spectacle ! Rois de la terre, arbitres du monde, venez & voyez l'héritier d'un des plus beaux trônes de l'univers, réduit à demander à son peuple la liberté de le rendre heureux..

La multitude toujours touchée des marques de

bonté que lui donnent ſes maîtres voulait favoriſer le dauphin : il crut d'abord que le calme le plus profond allait ſuccéder au plus grand trouble, & le repos ſemblait naître du tumulte : mais, comme ces vents ſéditieux, qui, ſur la fin d'un orage, ont moins de peine à ſoulever les flots encore émus par la tempête. Marcel & ſes émiſſaires ne tarderent pas à rendre au peuple ſes premieres fureurs.

L'audace des rebelles augmente : le prévôt qui connaît le peuple & qui ſait qu'on n'arrache ſes applaudiſſemens qu'autant qu'on le ſubjugue & qu'on l'effraie, l'exécrable prévôt médite de nouveaux attentats. Etonné de la démarche du dauphin : ne le jugeant pas capable d'avoir pris ſeul ce parti, il crut qu'il avait été conſeillé, & réſolut de prévenir des tentatives dont il pourrait mal ſe défendre dans la ſuite. Ses ſoupçons s'arrêtent ſur le ſeigneur de Conflans, maréchal de Champagne, & ſur celui de Normandie Robert de Clermont. Ces héros courtiſans,

les ſeuls qui oſaſſent marquer leur attachement pour leur maître, gémiſſaient avec lui des maux de l'Etat, & ne ſe bornaient pas toujours à des vœux ſtériles. Marcel n'héſite pas à ſe défaire de ces citoyens généreux. Sa farouche inſolence va juſqu'à les attaquer auprès du dauphin même. Il entre dans l'appartement où ils étaient avec le prince, à qui il dit froidement de ne pas s'étonner. Il appelle à lui une troupe de ſcélérats & donne ſes ordres. Le maréchal de Champagne eſt percé de coups; Robert de Clermont ſe réfugie dans un cabinet : il l'y fait ſuivre; on l'arrache de cette retraite : il va tomber aux pieds du dauphin qui ſe trouve couvert de ſon ſang. Il reſtait encore une victime à la fureur de Marcel, & quelle victime! grand Dieu, maître immortel de la vie des rois, ſouffrirez-vous qu'un fer aſſaſſin tranche des jours auſſi précieux! Ange tutélaire de la France, veillez ſur elle; veillez ſur un jeune prince qui doit faire un jour le bonheur d'un peuple ingrat & inſenſé qui l'ou-

trage! Charles à la merci des bourreaux, incertain de ſon ſort, attend à chaque inſtant qu'ils portent ſur lui leurs mains parricides : mais le meurtre des deux infortunés maréchaux paraît à Marcel un exploit aſſez éclattant, & la barbarie cede à la majeſté du trône.

Charles ſe vit obligé de paraître approuver la conduite du prévôt, & de ne pleurer qu'en ſecret la perte de deux ſerviteurs fidèles ; contrainte auſſi cruelle, peut-être, que la mort même, & la plus déplorable pour un prince ſenſible !

Le ſéjour du dauphin à Paris, pouvait lui devenir funeſte. Il crut devoir quitter une ville, où triomphaient ſes ennemis, ou ſes amis, s'il en avoit encore, n'oſaient ſe montrer. Il prévoyait d'ailleurs qu'il pourrait trouver dans les provinces des ſecours qui le mettraient en état de faire la loi. L'audacieux Marcel eſt étonné de ſa fuite : il ne voit pour lui dans l'avenir que des ſupplices dont ſes remords lui préſentent l'image effrayante : mais bientôt ſa fureur l'aveugle, &

il croit détourner la foudre en travaillant à la grossir.

CHARLES parcourt la France, se fait connaître aux peuples, s'en fait aimer. L'intérêt qu'inspirent ses malheurs plus que l'éclat du rang suprême, lui gagne tous les cœurs. La tendresse naturelle de la nation pour son prince se réveille. Tous à l'envi offrent leurs services à la main qui daigne essuyer leurs larmes.

Les Anglais du sein des villes qui leur étaient soumises, se répandaient dans les campagnes qu'ils ravageaient : les troupes étrangéres appellées pour servir l'état, ne recevant point de paye se livraient aux plus affreux brigandages. Les villes les mieux fortifiées n'étaient pas à l'abri de leurs incursions. La plûpart des villages détruits ou deserts, offraient une retraite encore moins sûre à leurs malheureux habitans. Ces infortunés s'étaient fait une espèce d'art de la guerre, art informe qui consistoit principalement à creuser des fossés profonds autour de leurs demeures. Tous étaient sans cesse sur leur garde. L'un d'eux en sentinelle au

haut

haut d'un clocher, portait ses regards inquiets sur la campagne. A l'approche de l'ennemi il sonnait l'allarme; chacun courait s'armer; l'époux quittait sa famille; le fils s'arrachait du sein de sa mere pour aller combattre. Ils soutenaient l'attaque, ils tâchaient de repousser la force, satisfaits également de vaincre ou de mourir sur des brêches qu'ils n'avaient pû défendre. Tels ces animaux fidèles & courageux que l'art a assujettis aux besoins de l'homme; lorsqu'ils sont frappés par l'odorat, des émanations, subites d'un ennemi dévorant, qui s'approche sans se laisser découvrir, ils s'agitent, s'inquiétent pour le troupeau qui leur est confié, tournent sans cesse autour de l'enceinte, avertissent du danger, s'animent au combat, & s'exposent, victimes volontaires, pour sauver les richesses de leurs maîtres.

Aux fureurs des hommes, s'étaient joints deux fléaux du ciel, la famine & la mortalité. Des campagnes autrefois fertiles & riantes, n'étaient plus que de vastes

ſolitudes couvertes de ronces : la terre demandait en-vain des ſemences ; le laboureur dans une inaction douloureuſe, pleure ſur ſa charue briſée, qu'il n'oſait entreprendre de rétablir.

Quel tableau ! quel ſpectacle pour un prince tel que Charles ! malheureux lui-même, il fut encore plus touché de la miſere de ſon peuple ; s'il eût toujours été environné de courtiſans & de flateurs, il n'eût jamais apperçu l'infortune publique. Non, non, ce n'eſt pas au ſein de la gloire & du bonheur qu'on apprend à s'attendrir ; les peines d'autrui ne trouvent aucune ſenſibilité dans les cœurs qui ne les ont pas éprouvées : la cabane du pauvre eſt loin de la majeſté des cours, & le cri de l'indigence ſe diſſipe dans les airs, & ne parvient point à l'oreille des rois.

Charles, plus attendri qu'effrayé de tant de maux, ſe livre tout entier au ſoin d'en arrêter les progrès funeſtes. Bientôt les états des différentes provinces lui offrent & lui fourniſſent des reſſources ; il ramaſſe des

ſecours d'hommes & d'argent ; & revient à Paris en état de balancer le pouvoir des rébelles. Le farouche Marcel lui ferme les portes ; le dauphin eſt obligé de combattre, comme la vague indocile qui lutte ſans ſuccès contre ſes bords, la fureur des ſéditieux ſe briſe contre la puiſſance de Charles. Mais quel triomphe pour le vainqueur ! il arroſe de ſes larmes un laurier teint du ſang de ſes ſujets. Peuple aveugle arrête & prend pitié de toi-même ; ſoumis par ſes armes, laiſſe-toi enchaîner par ſes bienfaits, & rend lui la gloire de vaincre, en le faiſant jouir du plaiſir de pardonner. Le Prévôt des marchands déſeſperé cherche à mettre le comble à ſa perfidie. Il allait livrer la capitale au roi de Navarre, quand le ciel, las de tant de crimes, ſuſcita contre lui un citoyen fidèle, dont le nom a mérité d'être conſervé dans l'hiſtoire. Jean Maillard découvre ſon miſérable projet, & le prévient en lui arrachant la vie.

La mort d'un ennemi auſſi vil que dangereux aſſura

la fortune de Charles. Il entre dans Paris avec la sécurité du héros. On voyait encore dans les yeux quelques étincelles du feu de la rébellion, & le trouble de l'ame se peignait dans tous les traits. Le dauphin qui le remarque avec douleur, cherche à calmer les esprits agités. Un sujet téméraire l'approche, & dit à haute voix que *s'il en avait été cru, jamais il ne serait entré, & qu'il saurait empêcher qu'on ne fît rien pour lui.* Ce cri de sédition allait coûter la vie au coupable ; mille bras étaient levés. Charles les arrête, & répond tranquillement à cet audacieux : *on ne vous en croira pas beau sire.* Quelle ame est assez grande pour oublier ainsi qu'on l'offense. Où est l'homme, où est le prince qui commande à ses ressentimens ! La vengeance paraît si douce, quand elle est armée de tout l'appareil de la puissance, & la foudre échappe si aisément à la main qui peut la lancer ! Tyrans soupçonneux & cruels, apprenez à régner sur les cœurs. Charles, maître du sort des

rébelles, peut tonner ſur les coupables : il eſt juſte, s'il punit : il aime mieux être humain ; il fait grace ; il triomphe & pardonne.

Après ces premiers témoignages de ſa bonté généreuſe, le dauphin entre dans tous les détails du gouverment, pour en rétablir les reſſorts. Le royaume était en proie à la voracité des partiſans. Il eût fallu prendre pour le bien public des moyens extrêmes, ni les difficultés de l'entrepriſe, ni les dangers de l'exécution n'étaient au-deſſus de ſa vigilance. Mais tout lui manque. Sa puiſſance n'eſt que momentanée, & la loi y met des bornes qu'il reſpecte & qu'il n'a jamais oſé franchir. Il eſt l'héritier de la couronne ; mais il ne la porte pas encore. Il ſe contente d'éloigner de l'adminiſtration, ceux que l'intrigue y a placés, & donne à la vertu déſintéreſſée, ce qu'il ôte à la cupidité.

La France vit alors, pour la premiere fois, un miniſtre fils du monarque, eſſayer l'autorité Suprême, & apprendre à régner. Elle oſa tout attendre d'un

prince qui ſe montrait déjà ſi digne de commander à des hommes. Le moment où le pere devait abondonner le ſceptre arriva. Jean II mourut à Londres. Charles ſe fit auſſi-tôt ſacrer à Reims ; le jour de ſon couronnement fut pour lui un jour de triomphe. Duguesclin gagne une bataille, & raſſure les Français qui, ſous le régne précédent, avaient fui devant les ennemis.

Nous touchons aux beaux momens de la vie de Charles. L'autorité dont il va jouir, n'eſtplus un dépôt dont il doit rendre compte. Son cœur & le Ciel ſeront déſormais ſes ſeuls Juges. Il pourra ſe livrer à ſon génie, & employer la prudence, quifut en lui le premier don de la Nature. Hâtons-nous de montrer le reſtaurateur de la patrie.





SECONDE PARTIE.

LE Dauphin en parcourant la France n'avait vu que des orages. Déja les cœurs s'ouvraient à l'eſpérance, comme ſur la fin d'un triſte & long hyver, la terre ouvre ſon ſein reſſerré par les frimats aux premiers rayons d'un beau jour & ſe diſpoſe à recevoir la chaleur & la vie. Maître du royaume, pouvant donner un libre eſſor à ſon ame, CHARLES va s'occuper du bonheur public, & réparer la honte & les diſgraces d'un pere malheureux & faible.

Les milices françaises, malgré cette ardeur belliqueuse qui fit dans tous les tems le caractère distinctif de la nation, n'avaient pu tenir contre les efforts triomphans d'Edouard, parce que la valeur toute seule ne fait pas les succès. Soldat, chef, politique habile, ce prince des mêmes fers, pour ainsi dire, qu'il avait donnés au roi Jean, avait enchaîné la victoire à son char : plusieurs provinces conquises par ses armes ou cédées par le traité de Bretigny, semblaient devoir être pour toujours le prix de ses heureux exploits.

Charles songe d'abord à réunir à son domaine tout ce que les malheurs de la guerre en avaient démembré. Sa prudence lui en fait prévoir les moyens : son génie embrasse le présent & s'élance dans l'avenir. Il combine toutes ses démarches, les voit dans leurs principes, les suit dans leurs effets, & se prépare à soutenir avec courage ce qu'il a résolu avec sagesse.

A peine a-t-il régné un an que deux traités le met-

tent

tent à l'abri des hostilités étrangeres. La trêve avec l'Angleterre est prolongée; c'était donner des entraves au roi de Navarre qui n'osait agir qu'à la faveur des troubles excités par une puissance capable de couvrir ses intrigues ténébreuses. Il le force à lui demander la paix; la Bretagne reste tranquille.

Le calme intérieur n'excite pas moins la vigilance du monarque. Les troupes auxiliaires devenues inutiles venoient d'être licenciées; ces compagnies n'ayant plus à servir des intérêts divers s'étoient réunies sous le même drapeau; assez nombreuses pour résister à la force, accoutumées aux pillages, elles signalaient leurs fureurs dans le royaume. CHARLES s'exposera-t-il au hazard dangereux de les combattre? Les troupes qu'il aurait employées eussent été de nouvelles levées, toujours trop faibles contre des brigands aguerris. Laissera-t-il au tems & aux maladies le soin de leur destruction? mais, comme une hidre renaissante, ce monstre composé de tant de corps diffé-

rens peut se survivre sans cesse; ses forces s'accroîtront de ses pertes, sa chûte même peut écraser la France. Payera-t-il leur valeur oisive en les retenant à sa solde? Les impôts qu'il faudrait continuer ou créer pour les entretenir, accableraient le peuple d'un surcroît intolérable de misere. La paix cesserait d'être utile; ou plutôt la guerre serait moins funeste. Le monarque cherche à les occuper hors de ses états : sa sagesse lui en fait saisir les premiers prétextes.

L'Espagne gémissait sous la tyrannie de Dom Pedre. Henri de Transtamare, cher à sa nation, avoit un parti puissant; mais il fallait à ce prince des troupes, & un général. CHARLES qui venait de traiter avec lui, entreprend de le placer sur le trône par les mains qui dévastent la France. Il lui destine les compagnies, & Duguesclin qui vaut une armée. Cet illustre breton est chargé de les déterminer à passer, sous ses ordres, en Espagne : une somme que CHARLES leur distribue seconde l'éloquence militaire du héros : elles se déci-

dent à quitter le royaume. C'eſt à l'hiſtorien à ſuivre la chaîne des événemens ; diſons ſeulement que Dugueſclin donna une couronne à Henri, & affermit celle de ſon roi.

Comme on voit un champ dégagé des couches ſtériles d'un limon impur qu'y avaient dépoſé des eaux étrangeres, offrir bientôt à l'œil enchanté & ſurpris des fleurs & des moiſſons : la France délivrée des compagnies reprit bientôt ſon ancien luſtre. Le laboureur tranquille & ſûr de ſa récolte ne craignit plus de confier des ſemences à la terre. Peu d'années ſuffirent pour réparer le royaume. Le Français oublia ſes malheurs, & CHARLES rendit à la nation ſa premiere activité.

Le monarque donnait par degrés à l'état ce poids qui réſiſte, & ces forces qui peuvent agir ſans ébranler la maſſe. Les ſubſides continuerent, mais leur perception réglée, en ſauvant une partie des détails qui les rendent onéreux, annonçait la ſageſſe du roi.

Le crédit public & particulier faiſoient circuler l'abondance ; la vue ſublime du monarque en ſe portant ſur le commerce, quelque faible qu'il fût encore, avait remarqué ſes heureuſes influences. Il fallait des ſiécles pour amener les nobles & courageuſes entrepriſes de ces voyageurs marchans qui ont étendu le monde ſous leurs pas. CHARLES s'occupe à faire valoir les productions de ſon pays, les richeſſes du ſol & l'*activité* nationale. Il encourage ces hommes obſcurs & utiles dont les ſueurs arroſent la terre pour la fertiliſer; donne des privileges aux négocians; reveille l'émulation; l'entretient; étend ſes bienfaits ſur toutes les claſſes d'artiſans; & les anime à perfectionner leurs profeſſions. C'eſt par ces détails du génie qu'il prépare le triomphe de notre induſtrie, qu'il attire l'or des nations qu'une pente invincible entraîne dans les canaux ouverts par le luxe; le luxe, ce créateur des talens & des arts, cette ame d'un grand empire. Il eſt chez un peuple puiſſant & riche ce qu'eſt le feu élé-

mentaire répandu dans toute la nature ; il y porte la vie & l'action dont il eſt le principe ; lui ſeul répare plutôt & plus ſûrement nos pertes que la plus ſage économie ; il n'étend ſur le peuple que des rayons de bienfaiſance. Lui ſeul a poli la rudeſſe gothique de nos mœurs ; nous a pliés à cette obéiſſance ſi néceſſaire à la ſubordination générale, par conſéquent à notre bonheur. Peut-être même eſt-ce à lui que nous devons en partie la deſtruction de ces maladies horribles trop connues dans les annales de la nation ? En réfluant des capitales dans les campagnes, il y arrive avec cette juſte modification qui ſans énerver le corps lui procure la ſanté. Qu'on ne diſe pas qu'il amollit la nobleſſe françaiſe : nos dernieres guerres prouvent qu'elle ne craint, ni la fatigue, ni les dangers. Que peut en effet le luxe contre cette force morale, cet enthouſiaſme d'honneur qui eſt l'ame de la partie brillante de la nation? Le ſiécle de CHARLES eut ſes Dugueſclin, le nôtre à ſes Condé : noms ſi chers à la France & à la victoire.

Charles qui voyait une rupture inévitable avec Edouard & qui craignait de charger l'etat du malheureux fardeau des ſubſides, amaſſait pendant la paix l'or qui paie la valeur & achete les ſuccès ; ſes yeux ſans ceſſe ouverts ſur l'Angleterre épiaient tous les mouvemens de ſon ennemi ; ſon ame généreuſe s'échauffait de la noble ambition de relever l'éclat de ſa couronne. Les provinces de la domination Anglaiſe murmuraient contre leur maître : celles qui avoient été cédées par le traité de Bretigny gémiſſaient ſous un joug étranger. tous les vœux demandaient une révolution. La Guienne oſa la premiere faire entendre ſa voix.

Edouard dans un calme trompeur, fatigué de ſa gloire, ou dédaigneux de ſes conquêtes, s'abandonnait au repos. Il ne vit point, ou mépriſa la foudre qui ſe formait lentement ſur ſa tête.

Les ſeigneurs de la Guienne arrivent à Paris : c'étoit pour Charles un moment heureux que celui où

ils imploroient le ſecours de ſon bras; ennemi de cette diſſimulation dont la politique a fait ſi injuſtement la vertu des ſouverains; toujours juſte au fond de ſon cœur, il ne craignît point de leur ouvrir ſon cœur. Il ſe plaignît d'Edouard, en roi qui avait à ſoutenir la majeſté du trône, & les droits de ſes vaſſeaux à défendre.

Tout annonçait la guerre à la France; la fortune, les conjonctures, les démarches prudentes & ſages du monarque ne promettaient que des triomphes. Henri de Caſtille, ceint du bandeau des rois, reconnoiſſait par un nouveau traité qu'il le devait à la main de CHARLES, & s'engageait par reconnaiſſance à le ſeconder avec une flotte conſidérable. Le prince de Galles était dans un état de langueur qui lui avait fait perdre toute ſon activité. Cependant c'était le bras le plus puiſſant qu'Edouard put armer pour ſa querelle.

L'éloge des ſouverains de l'Europe eſt preſque toujours l'apologie des guerres qu'ils ont entrepriſes ou

ſoutenues, car la politique qui travaille à affermir leur trône, ne peut conſerver ce malheureux équilibre de puiſſance que par des chocs meurtriers. Je n'aurai point à excuſer CHARLES de ſes conquêtes. Son ambition fut juſte, & jamais prince ne mérita mieux ſes ſuccès. Je n'aurai pas non plus à le montrer à la tête des troupes; aſſez d'autres héros ont trempé leurs mains dans le ſang, & repoſé ſur des champs de carnage & de mort. C'eſt la gloire de CHARLES d'avoir triomphé ſans combattre. C'eſt de ſon palais, c'eſt au milieu de ſa cour que CHARLES trace le vol de la victoire & qu'il le fixe. Il ne commande pas lui-même; mais il ſçait choiſir ſes généraux. Il dirige les mouvemens de ſes armées, & veille en même-tems ſur ſes peuples. Il arrête les brigandages, réprime les déſordres tumultueux des marches, ſi deſtructifs pour les villes & les campagnes; il n'expoſe pas le ſoldat qui défend la patrie à ces actions déciſives, d'abord incertaines, toujours funeſtes dans les revers; & ſon cœur

paternel,

paternel dicte un code de discipline militaire, pour assurer au citoyen paisible un pain qu'il trempe souvent de ses larmes en faisant des voeux pour l'Etat. Il regarde la guerre comme un gouffre immense où vont se perdre sans retour le sang & les richesses de la nation; comme un monstre dévorant à qui il faut soustraire le plus de ses malheureuses victimes. Il n'ordonne pas de livrer des batailles, mais de fatiguer l'ennemi, de le suivre, de le harceler, de le détruire par degré, & il montre ainsi à la terre que la sagesse qui commande est au-dessus de la valeur qui exécute.

Edouard prépare une armée dans Londres, & déjà nos troupes sont dans Abbeville. Le Ponthieu leur est ouvert de toutes parts. Chaque rencontre est un combat, chaque combat une victoire; pour elles dans le Languedoc le duc d'Anjou a les mêmes ennemis & les mêmes avantages. Une partie du Rouergue & du Querci retourne à la France.

Fiennes après soixante ans de travaux, venait de

remettre l'épée de Connétable. Il avait nommé au roi Duguefclin, comme le plus digne de la porter. Ce choix était déjà celui de Charles : le vrai mérite n'échappe pas aux regards d'un grand homme. Duguefclin qui jouiffait auprès de Henri des honneurs que mérite celui qui donne un trône, eft rappellé. Il vole à la voix de fon roi, prêt à l'aider de fon bras & de fes confeils. Le héros modefte refufa d'abord l'épée; mais docile aux ordes de fon maître, il l'accepte, en l'affurant de fon zèle & de fa fidélité, & le fuppliant de ne jamais ajouter foi aux délateurs, fans l'avoir entendu. Charles le lui promit. Heureux le fujet qui peut tenir ce langage à fon roi! Plus heureux encore le monarque qui ne s'offenfe point de cette défiance d'un cœur qui lui eft dévoué!

Mais tandis que Charles réunit à fa couronne le duché de Guienne & les fiefs poffédés par Edouard & le prince de Galles. Quel eft ce héros qui va chercher l'Anglais caché dans le Maine & l'Anjou? De

quel air intrépide il marche aux combats ! C'eſt la noble aſſurance de la victoire. O ma patrie ! C'eſt Dugueſclin ! c'eſt ton vengeur. Je le reconnais au feu de ſes regards, à la force de ſon bras. Avec quelle ardeur il ſe précipite ſur les ennemis ! Comme il les ſuit par-tout, où ils ſe répandent ! Il ſe multiplie pour ainſi dire ſur leurs pas. Soldat & capitaine, il déploie tour à tour tout ce que peuvent la valeur & l'expérience. Tantôt il cherche à les ſurprendre, tantôt il les attaque à force ouverte : qu'ils occupent des poſtes avantageux, qu'ils ſoient reſſerrés dans leur camp ; il les joint, les combat, les met en fuite, & va aſſeoir les trophées de ſes batailles ſur les murs de pluſieurs villes & de pluſieurs forterеſſes. Grand homme ! digne à jamais de l'admiration de ton pays ? Tu méritais alors cet éloge du plus beau génie de la France, & de l'écrivain le plus célébre, dont les ſiécles ayent à ſe vanter, lorſqu'il a comparé à cette premiere campagne celle qui couvrit Turenne d'une gloire immortelle.

Les revers publics, la douleur domeſtique, tous les malheurs fondaient ſur Edouard. Il perdait ſes conquêtes; la reine venait d'expirer, & ſon fils forcé de repaſſer en Angleterre, allait finir, au milieu de Londres, une vie languiſſante, que l'image importune des déſaſtres qui l'avaient pourſuivi, devait rendre encore plus douloureuſe. Edouard forme un projet que l'orgueil Anglais peut ſeul concevoir & faire excuſer.

Opiniâtre & dangereux ennemi de mon roi! Tu dis dans ton cœur ſuperbe; je couvrirai la mer de mes flotes nombreuſes; j'armerai la main du dernier de mes ſujets; j'irai porter à la France les coups les plus terribles. Cette ville ingrate & ſéditieuſe, la Rochelle va tomber la premiere ſous le poids de mes vengeances. C'eſt à travers la flamme & le ſang, que je me frayerai une route à la capitale. Je déchirai ſon ſein, j'armerai contre Charles le roi de Navarre. Le duc de Bretagne ſecondera mes efforts; je ferai de Henri de Caſtille un de ſes ennemis. Roi téméraire! l'Eſpa-

gne, fidelle à ſes traités, va détruire cette flotte formidable. Tes vaiſſeaux ſont pris, brûlés ou coulés à fond. Tes vains ſecours ne retarderonr pas la priſe de Thouars : tu t'arracheras au repos, pour te mettre à la tête d'une nouvelle armée; mais tu ſeras obligé de te renfermer dans tes ports; les vents contraires t'écarteront de nos côtes, & t'enchaîneront longtems au rivage; contraint de céder aux élémens, plus encore à la ſageſſe de Charles, tu t'écriéras dans les convulſions du déſeſpoir : *jamais roi n'a moins armé, & jamais roi ne m'a donné tant d'occupation.*

France compte déſormais ſur les plus ſignalés avantages ! Ton rival de fortune & de gloire, Edouard n'eſt plus, vois tes ſoldats marcher ſous l'étendard de la victoire, parcourir le Languedoc & la Guienne en conquérans, & porter les derniers feux de la guerre, dans les dernieres retraites des Anglois. Cent trente places priſes ou rendues ſont de nouveaux fruits de leur valeur. Déjà parle de ſe rendre le commandant de

Castelrandon. Castelrandon, barriere puissante des ennemis, tu ne pourras te défendre des coups d'un héros; mais hélas! Pourquoi faut-il que tu sois le terme fatal de ses exploits! Pourquoi la cruelle destinée vient-elle l'arrêter devant tes murs, & l'arracher à son triomphe! Qu'il me soit permis de dérober quelques momens à l'éloge de CHARLES, pour nous entretenir de Duguesclin, ami de son roi, défenseur de la patrie; il a droit au laurier des couronnes du monarque.

Cet homme, à qui une longue suite de commandemens & de victoires avait acquis la plus haute réputation, partageait avec ses soldats les fatigues & les hasards de la guerre : les travaux du siége avaient forcé le commandant à faire une capitulation conditionelle. Le terme fixé arrive, & Duguesclin atteint d'une maladie mortelle, touchait à ses derniers momens. Clisson, compagnon d'armes du connétable, va sommer le gouverneur : *je n'ai rien promis qu'à votre*

général, répond-t-il, *qu'il vienne*. Cliſſon retourne au camp, & déjà Dugueſclin a ceſſé de vivre. Le commandant apprend qu'il n'eſt plus… O reſpect ! O empire irréſiſtible & ſacré de la vertu ! Ce brave guerrier à la tête de ſa troupe, marche vers la tente du héros, & dépoſe en pleurant, aux pieds de ſon cercueil, les clefs de ſa place. O Dugueſclin ! il n'a rien manqué à ta gloire, les hommages & les regrets des ennemis, les larmes de ton roi, la douleur & le deuil de la France ont honoré ton courage. CHARLES a payé tes ſervices du prix le plus flatteur pour un ſujet. Tes cendres ſont renfermées dans le tombeau de nos rois : tes mânes repoſent avec leurs mânes auguſtes, & le marbre qui les couvre offre ton nom parmi ceux de ces maîtres du monde.

La perte d'un ſeul homme parut balancer les proſpérités de la France; mais CHARLES lui conſerva cet éclat de ſupériorité, qu'il avait donné à ſes armes, & quelque nuages ne troublerent pas la ſérénité des beaux jours qu'il lui avait rendus.

Pour achever ce tableau des guerres du monarque, je ne craindrai pas de le montrer; s'égarant dans les routes d'une fausse politique, & faisant de vains efforts pour asservir la Bretagne. Il est si difficile de mettre des bornes à ses triomphes, quand la fortune semble n'en pas fixer à nos espérances; & la voix du flatteur qui, sans cesse retentit à l'oreille des rois, porte dans les cœurs une illusion si douce, dont le plus sage a tant de peine à se défendre! CHARLES est séduit par un ministre indigne de sa confiance; mais quel prince pourrait seul soutenir le poids de l'autorité, sans en être accablé? Heureux ses peuples si, dans le choix des modérateurs de sa puissance, l'intérêt de la nation l'emporte sur l'intérêt de sa vanité; si l'homme du roi est en même tems l'homde l'état; & si le ministre avide de la vérité, épris de l'amour du bien public, a le courage de servir sa patrie souvent malgré elle; s'il fait des traités, pour forcer les ennemis à la paix, plus jaloux de paraître oi-

ſif au milieu du calme, que de ſe rendre néceſſaire au milieu des troubles de la guerre ; s'il attaque des préjugés gothiques, ſubſtitue à d'antiques réglemens des réglemens, plus utiles & plus propres à la conſtitution préſente. Enfin ſi ce miniſtre s'éleve par la force de ſon ame autant au-deſſus des vaines clameurs & des murmures ſéditieux, de quelques hommes toujours inquiets ou mécontens, qu'il eſt au-deſſus d'eux par la premiere place de l'état, & le rang honorable qu'il tient dans le cœur de ſon roi.

Charles s'abandonne légerement à l'injuſte ambition d'ajouter une province à ſes conquêtes; mais il connaît bientôt qu'il s'eſt trompé, & l'homme n'éclipſe pas longtems le héros.

Préſentons maintenant le plus grand ſpectacle, le plus intéreſſant pour l'humanité celui d'un ſouverain, qui travaille à la félicité de vingt millions d'hommes, qui aſſure à ſon empire le calme, l'abondance, à ſes ſucceſſeurs, l'héritage brillant d'une couronne.

Charles, pere & monarque, partage ſes ſoins avec une tendreſſe égale entre ſes enfans & ſes peuples. Il ſe fait en même-tems le légiſlateur du royaume & des rois. Il règle les dotes des filles de France & les appanages des Princes de ſon ſang, en fixant par un fameux édit la majorité de nos rois à quatorze ans, il obſerve que les ſujets ſont plus ſoumis aux volontés d'un maître qu'au pouvoir paſſager d'un régent. Inſtruit par ſes propres diſgraces des malheurs ſouvent attachés à une adminiſtration précaire, il arrête ainſi l'ambition toujours plus avide & plus audacieuſe dans les criſes d'une minorité; il ſoutient par ſa loi la faibleſſe d'un monarque enfant, & ſe place éternellement à côté de lui ſur le trône.

Sa piété éclairée & jamais ſuperſtitieuſe, (c'eſt ſans doute ſon plus bel éloge) rendit dans tous les tems à la religion & aux miniſtres des autels, le reſpect qui leur eſt dû; l'hommage de ſon cœur au Dieu de ſes peres fut toujours pure.

L'égliſe, ſous ſon règne, fut diviſée par un long ſchiſme. Les ſucceſſeurs de Pierre, les vicaires d'un Dieu de paix, tonnaient à l'envi ſur le monde chrétien. CHARLES au milieu des foudres ſacrées que ſe lançaient des pontifes ambitieux, fit entendre la voix des docteurs de la France. Avant que de s'engager dans la querelle du ſacerdoce, il conſulta les prélats & les théologiens de ſon royaume.

Quelques héréſies s'étaient répandues dans le Dauphiné; des inquiſiteurs cruels verſaient à grands flots le ſang des malheureuſes victimes de l'erreur. CHARLES perſuadé que le créateur de cet univers en eſt en même-tems le pere; & que l'être éternel ne ſeroit pas le Dieu grand, le Dieu bon, s'il n'étoit infini dans ſa clémence, CHARLES éteignit les buchers, & arrêta le zèle ſanguinaire de ces pieux homicides.

La licence, fille impure de la guerre, la débauche qui abrutit & dégrade l'homme, qui le conduit lentement avant le tems au tombeau chargé d'infirmités

& de misères tous les vices monstrueux qui naissent de l'oisiveté & de l'ignorance, se cachèrent devant la sévérité des mœurs du prince, & la décence publique honora son siècle.

Paris, aujourd'hui la ville de l'Univers, lui doit ses premiers embellissemens; la bibliothéque du roi ses premieres richesses; il rassembla jusqu'à neuf cens volumes, collection immense pour le tems; il ranima les sciences & les arts, accueillit & protégea les savans. César, Tite-Live, Suetone, Valere, Maxime, Joseph, qu'il fit traduire, furent étonnés de parler une Langue étrangère.

Les rois, ses prédécesseurs, peu délicats sur le choix des sujets, avaient avili les marques de distinction destinées à la noblesse guerriere : Charles sut rendre à la chevalerie son ancien éclat, & le courage seul eut droit à ses récompenses honorables.

Les monnoyes altérées furent réduites à leur juste valeur, & la bonne foi du prince assura la fortune

des particuliers. Il ſit longtems la guerre, mais le cri de la douleur publique ne ſe mêla point au chant de ſes victoires.

O ma patrie! ta gloire & tes proſpérités tenaient à la vie de CHARLES. La mort, ce terme commun à tout ce qui exiſte, vint l'enlever trop tôt à ſes ſujets. Ce moment funeſte fut pour eux une calamité. Chaque citoyen le pleura comme des enfans chéris pleurent un pere de famille.

Mortels, demi Dieux ſur la terre, princes, rois, conquérans; vous qui voyez le monde à vos pieds, environnez de vos flatteurs, éblouis de l'éclat de votre puiſſance, vous ne jettez peut-être pas aſſez vos regards dans l'avenir! ayez aujourd'hui le courage d'arracher le bandeau qui vous aveugle, & diſſipez les preſtiges de l'adulation & du menſonge. Envain, vous cachez-vous ſous les titres impoſans & ſuperbes de grands & d'invincibles; l'illuſion eſt peu durable, & la louange paſſagere. Ingénieux à vous apprécier

à votre mort, nous nous hâtons de vous dépouiller de tous les noms faſtueux que votre orgueil avait uſurpés. Contemplez ce héros qui n'eſt plus, & qu'il devienne à jamais votre modèle. La gloire dont il jouit eſt indépendante de la fortune. Il fut honoré pendant ſa vie par le ſuffrage unanime de ſes voiſins & de ſes ſujets, du ſurnom de *Sage*, & la poſtérité la plus reculée applaudira toujours avec de nouveaux tranſports d'admiration à ce titre auguſte, que la main de la renommée à gravé autour de ſon diadême.

FIN.

NOTRE-DAME DU GUESCLIN.



Casasola.





